

## Libres propos sur le temps ordinaire

Voilà une expression à première vue banale. Pourtant, « ordinaire » n'est pas bien reçu dans notre temps avide d'extraordinaire. Remarquons tout de suite que l'expression latine 'officielle' *per annum* ne serait sans doute pas mieux reçue : que peut-il bien se passer *au cours de l'année* ?

Voici une première difficulté. Nos contemporains semblent usés par la durée des jours où il ne se passe rien. Dans cette société *liquide*, comme l'appellent désormais plusieurs sociologues, il faut des moments solides, des *événements*. Ceci me rappelle une conversation avec un rabbin, qui se plaignait (lui aussi !) de la maigre fréquentation de la Synagogue par les jeunes. « À commencer par mes enfants », me disait-il. Et ces derniers de lui rétorquer : « nous viendrons si vous créez des événements »...

### À partir d'un événement extraordinaire

À l'origine de la célébration du dimanche et de l'année liturgique, il y a l'événement unique de Pâques. La manifestation de Jésus ressuscité aux femmes près de sa tombe, puis aux disciples, les a poussés à se retrouver non plus dans la peur de subir le sort tragique du maître, mais dans la foi en sa présence indicible. *Le soir de ce même jour qui était le premier de la semaine..., il vint au milieu d'eux... Cependant Thomas n'était pas avec eux... Or huit jours plus tard, les disciples étaient à nouveau réunis dans la maison et Thomas était avec eux. Jésus vint...* (Jean 20, 19-26).

Dès lors, comme le rappelle la Constitution de Vatican II sur la Liturgie *Sacrosanctum Concilium*, « chaque semaine, au jour qu'elle a appelé 'jour du Seigneur', l'Église fait mémoire de la résurrection du Seigneur, qu'elle célèbre encore une fois par an, en même temps que sa bienheureuse passion, par la grande solennité de Pâques. Et elle déploie tout le mystère du Christ pendant le cycle de l'année, de l'incarnation et la Nativité jusqu'à l'Ascension, jusqu'au jour de la Pentecôte et jusqu'à l'attente de la bienheureuse espérance et de l'avènement du Seigneur » (n° 102).

L'habitude de se rassembler le premier jour de la semaine en mémoire du Seigneur s'est développée très tôt parmi les adeptes de « la voie ». Un mémorial organisé autour du rappel des faits et gestes de Jésus, de son dernier repas avant sa passion, puis des grands moments vécus avec lui. Des rencontres étoffées aussi par les événements vécus par les « frères » et par le recours aux Écrits de la tradition juive. Les Actes des Apôtres et les lettres de Paul témoignent de la vitalité et des premières difficultés de ces *fractions du pain* ou *repas du Seigneur*.

La fête de Pessah, la pâque juive, sera dorénavant marquée dans ces communautés par le mémorial du Christ ressuscité, apportant la promesse d'une liberté nouvelle et d'une vie associée à la sienne pour l'éternité. Ensuite se construira une commémoration plus large des actes et paroles du Seigneur.

Plus tard, probablement vers le début du 4<sup>e</sup> siècle, on y ajoutera la mémoire de sa Nativité ou son Épiphanie. Ainsi naît progressivement ce que nous appelons l'année liturgique. Le jour du Seigneur ou dimanche (*dies dominica*) en est le premier noyau historique et le fondement.

## Amis de Jésus

« Si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi dans notre vie comme dans notre mort, nous appartenons au Seigneur. Car si le Christ a connu la mort puis la vie, c'est pour devenir le Seigneur et des morts et des vivants » (Rm 14, 7-9, 24<sup>e</sup> dimanche A).

Cette profession de foi de Paul – parmi plusieurs autres qui parsèment ses lettres – associe les destinataires à son amour pour le Christ. De même, quand il s'adresse à l'*Église de Dieu qui est à Corinthe*, ou à *ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus*, on voit combien la relation au Christ est pour lui l'essence de la foi. *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi* (Gal 2, 20).

Ainsi, toute assemblée qui se veut chrétienne, à commencer par celle du dimanche, se doit de cultiver sa relation au Christ. Comment mieux le réaliser qu'en se mettant à l'écoute de sa parole et en communiant à son repas, en un mot : à lui-même ?

C'est la raison pour laquelle nous nous rassemblons de dimanche en dimanche, *huit jours après*. Si Thomas est absent, ce n'est pas grave, nous le retrouverons dimanche prochain. S'il est malade, nous lui apporterons non seulement le réconfort d'une visite et du pain de vie, mais encore une parole du Seigneur que nous avons retenue de la liturgie. Car l'amitié ne se nourrit pas seulement de pain. (On peut donc voir que l'« obligation dominicale » porte davantage sur la communauté que sur chaque individu – mais ce n'est pas notre sujet...).

Pour s'aimer en vérité, il faut se connaître. Il ne suffit pas pour cela de savoir la date de naissance, la profession ou l'adresse de quelqu'un. J'ai besoin d'en savoir plus, de partager des goûts ou des centres d'intérêt communs, de m'intéresser aux joies et aux difficultés de l'autre... Cela demande du temps. Le temps ordinaire, qui permet la rencontre, l'écoute, la connaissance : l'amour – ou l'amitié. Car le français est pauvre en ce domaine relationnel. L'*agapè* grec est à la fois amour, amitié, affection, tendresse... et agape. Ou encore, selon le Petit Prince, il faut du temps pour s'apprivoiser. Combien de dimanches faut-il pour que le Christ nous apprivoise et que nous apprivoisions le Christ ?

## Les défis de la fidélité

Une amitié authentique ne se nourrit pas seulement d'un rendez-vous annuel ou d'une carte de vœux. D'autant plus s'il s'agit de construire une amitié durable et de former une communauté. Cela ne s'improvise pas et cela, encore une fois, demande... du temps ! Et de ne pas être isolé. Or le soutien d'un groupe devient problématique. La priorité à l'immédiat et au ponctuel fragilisent la durée. Pour cette raison (et bien d'autres), la transmission de la foi est difficile.

Comme l'écrit A. Candiard, « transmettre sa propre culture au sein de sa propre famille peut être une mission impossible. Transmettre une culture, c'est expliquer le monde à plus jeune que soi. Mais comment expliquer ce qu'on ne comprend plus ? » (in *Veilleur, où en est la nuit ?*). À titre d'exemple, la pratique de la messe dominicale en Belgique est passée en 40 ans de 30 % à 4,5 % (chiffres de 2016). D'où l'impression globale, amplifiée par certains médias, que 'les églises se vident'. On oublie qu'elles se remplissent à Noël, à Pâques (un peu moins ?), aux 'communions' et aux funérailles... mais c'est loin d'être suffisant pour nourrir la foi. Le dimanche 'ordinaire' n'est-il pas la pierre de touche de la fidélité au Christ et à 'l'Église qui est à XXX' ?

### Selon saint Matthieu

L'intérêt de la répartition en trois années de la lecture des évangiles reste limité par les découpages indispensables et par les intervalles des temps forts et des fêtes. Il n'en est pas moins souhaitable de saisir la continuité du récit et la perspective propre à chaque rédacteur. Ainsi, par exemple, on se rappellera pour l'interprétation des textes que Matthieu est issu de communautés marquées par la Loi juive, et que Luc s'adresse à un public hellénistique.

La charpente de l'année A est l'évangile selon saint Matthieu. Sa structure est habituellement divisée en cinq grands discours évoquant les cinq livres de la Torah (Pentateuque) : le sermon sur la montagne, l'envoi en mission, le discours sur l'Église et le discours eschatologique (cf. 'Feu Nouveau' 60, n° 1, p. 5).

Ce beau principe de la lecture continue est cependant sérieusement écorné par deux échardes. La première, déjà évoquée plus haut, est la présence de fêtes qui prennent le pas sur le dimanche et qui interrompent le suivi du texte. L'autre difficulté vient de la participation irrégulière d'un certain nombre de fidèles.

Ainsi, en cette année 2020, on suit plus ou moins le début de la mission du Christ et le sermon sur la montagne (du troisième au septième dimanche 'per annum')... mais on est privé du début : les béatitudes. Ensuite, du 28 juin au 26 juillet (Mt 10 à 13), on peut considérer qu'on suit grosso modo l'enseignement en paraboles, puis du 2 août au 25 octobre le discours 'communautaire' (Mt 14 à 22). Le dimanche 1 novembre, on récupère les béatitudes, puis l'année se termine avec les fins dernières (Mt 25).

C'est un échiquier quand même difficile à décrypter pour le chrétien 'ordinaire', et à plus forte raison pour celui qui ne suit pas de tout près la messe de tous les dimanches. Et que dire alors de la réception des deuxièmes lectures (Romains puis Philippiens), parallèles, mais pas symétriques aux premières et aux évangiles ?

Tout système est certes facile à critiquer. Celui-ci est très bien adapté aux communautés fixes et régulières, comme des monastères. La plupart des paroisses se débrouilleront pour en retenir les grandes lignes, en apprécier la richesse et la fécondité, et en cueillir les meilleurs fruits.

**René Rouschop**